

*Adèle,*

*Ouvrière de la couture*

Illustration de couverture : S. Reichan, « Jeune femme lisant une lettre d'un être cher », lithographie (détail), Angleterre, années 1890. Collection particulière.

© iStock/Duncan P. Walker

ISBN : 979-10-359-5695-0

© Tiphaine Burtin – 2023

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Tiphaine Burtin

*Adèle,*

*Ouvrière de la couture*

De la même autrice :

*Sidonie, Laitière à Paris*

*Rosalie, Ouvreuse à l'Opéra*

# Prologue

*Paris, mercredi 13 novembre 1867*

Tout est calme autour de moi. Je n'entends pas de bruits de pas, ni de paroles, pas même les bruits habituels de la rue. J'essaye d'ouvrir les yeux, mais je n'y arrive pas ; mes paupières restent désespérément closes. Je ne peux pas non plus me redresser, je n'en ai pas la force. Je suis secouée par une violente quinte de toux, qui me fait tomber du lit. Quelque chose qui vient de ma bouche coule le long de mon menton, j'espère que ce n'est pas du sang. J'entends des pas s'approcher, une porte s'ouvre puis quelqu'un vient s'accroupir à côté de moi. C'est sûrement Esther, elle a dû m'entendre tousser. Elle pose sa main fraîche sur mon front et me dit :

- Tu es brûlante... Je vais te remettre au lit.

Puis elle me prend dans ses bras et me dépose sur le lit. Mais je ne comprends pas... c'est une voix d'homme que j'entends, pas celle d'Esther. Où suis-je ? La voix reprend :

- Tu es très malade Adèle, tu dois te reposer. Mais ne t'inquiète pas, tu n'es pas seule, je suis là pour toi.

Adèle ? Pourquoi cet homme m'appelle-t-il Adèle ? Ce n'est pas mon prénom. Non, ce n'est pas réel, c'est sûrement une hallucination, à cause de la fièvre. Je vais dormir, et quand je me réveillerai, Esther et Élise seront à mon chevet, et tout ira mieux. « Je ne m'appelle pas Adèle », je songe en sombrant dans un profond sommeil, « je m'appelle Ernestine. Ernestine Germain ».

# Chapitre 1

*Paris, vendredi 10 septembre 1852*

Je m'appelle Ernestine Germain. J'ai six ans. Mon histoire n'est pas très originale. Comme tant d'autres enfants, je ne sais pas qui est mon père. C'est pour ça que je m'appelle Germain. Germain, c'est un prénom et, les enfants qui n'ont pas de père, on leur donne un prénom comme nom de famille. J'habite avec ma mère et mes deux sœurs à Paris, rue Saint-Honoré. C'est pratique parce que le loyer n'est pas très élevé, et que ce n'est pas très loin du travail de Maman.

Ma mère, c'est Émilienne, mais elle préfère qu'on l'appelle Émilie. Elle a vingt-sept ans, et elle est très connue à Paris. C'est normal, elle est si jolie avec ses longs cheveux roux, ses grands yeux verts et sa taille fine. Mais si elle est connue c'est aussi parce que c'est une chanteuse très douée. Je ne sais pas grand-chose de son histoire. Elle s'appelle Germain, comme nous, ça veut dire qu'elle n'a pas de père non plus. Elle ne parle jamais de sa mère, ou de son enfance. Je ne sais même pas si elle est née à Paris ou ailleurs. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a commencé à fréquenter les bals publics quand elle avait quatorze ans. Elle allait partout : la Chaumière, le Prado, le Vauxhall, le Ranelagh. Quand elle en parle, ses yeux se mettent à briller : elle nous décrit l'euphorie des danses, le bruit de l'orchestre, l'exaltation de voir les hommes se bousculer pour vous inviter à danser. Je crois que quand je serai grande, j'aimerais bien aller dans les bals moi aussi. Ça l'air rudement bien !

En tout cas, en 1840, elle a été repérée par un chef d'orchestre au bal de la Chaumière, pas pour ses talents de danseuse, mais pour le chant. Il l'a engagée pour se produire dans son établissement, le Café des Ambassadeurs, sur les Champs-Élysées. Ce n'est pas vraiment un café, mais plus une salle de spectacles. Les Parisiens s'installent à une table pour se reposer de leur promenade, ils se désaltèrent et ils profitent de la

musique et du chant. On appelle ces établissements des « cafés-chantant ». Maman a commencé à s’y produire quand elle avait quinze ans, et c’est là qu’elle a décidé qu’elle préférerait Émilie à Émilienne. Aujourd’hui, elle chante toujours au Café des Ambassadeurs (qui s’appelle maintenant le Concert des Ambassadeurs), et elle se produit aussi au Concert de l’Horloge. Avec mes sœurs, on aimerait bien aller la voir chanter, mais elle refuse, elle dit que si le public voyait ses trois filles, ça ferait baisser sa popularité. Alors on se contente de la regarder partir tous les soirs, portant à chaque fois une somptueuse robe de soirée. Du coup, on ne voit pas beaucoup Maman. Le soir elle n’est pas là, elle rentre tard dans la nuit et elle dort toute la journée. C’est ma grande sœur qui s’occupe de nous.

Esther a douze ans, et je crois bien qu’elle sera encore plus belle que Maman. Elle est née l’année où Maman est arrivée au Café, mais elle ne connaît pas non plus son père. Petite et fine, elle a de longs cheveux blonds vénitiens et, ce qui la rend encore plus belle, ce sont ses grands yeux violets. Comme moi, son visage et ses bras sont couverts de taches de rousseur. Esther est douce et calme, mais elle a aussi un fort caractère : elle ne se laisse pas faire, et gare à ceux qui embêteraient ses petites sœurs ! Cette année elle a commencé un apprentissage de fleuriste. Mais elle ne va pas vendre des fleurs, pas du tout. La fleuriste c’est celle qui fabrique les fleurs en tissu qui vont orner les robes et les chapeaux des dames. Elle en fabrique souvent pour nous, elle est très douée !

Mon autre sœur, c’est Élise (qui, elle non plus, ne connaît pas son père). Elle a huit ans et elle est très différente d’Esther. Pas physiquement : elle a aussi des cheveux longs et d’un roux clair, et des taches de rousseur (sauf que ses yeux sont gris), mais elles n’ont pas le même caractère. Élise est très effacée, très timide, et elle ne sait pas dire non. Esther dit qu’un jour ça lui causera des problèmes. Elle a aussi de grosses difficultés de concentration : elle n’a jamais réussi à apprendre à écrire, ni à lire, alors qu’Esther a appris toute seule, sans que personne sache comment elle avait fait. Avec Élise, on devrait aller à l’école, mais Maman dit que c’est inutile, parce qu’on n’a pas besoin de savoir lire et

écrire pour gagner sa vie. Alors le soir, Esther m'apprend les lettres et les mots, parce qu'elle croit que c'est important, la lecture.

Esther, c'est un peu notre deuxième maman. C'est elle qui nous débarbouille le matin, et qui m'aide à m'habiller, c'est elle qui nous protège, qui nous console et nous défend, et c'est aussi elle qui fait les commissions et les repas. Souvent, Maman oublie de laisser des sous pour manger. Esther dit qu'elle voudrait faire plus, par exemple elle voudrait bien qu'on ait des belles robes. Moi je porte toujours la même robe grise à carreaux, toute rapiécée, et des bottines éraflées : avant moi, Esther et Élise les ont déjà portées. Moi ça m'est égal, ce que j'ai me suffit. Esther dit que j'ai de la chance, parce que même si je suis encore petite, je suis toujours enjouée et positive. Il faut dire que je ne m'ennuie pas.

La journée on ne peut pas rester chez nous, on ferait trop de bruit et ça empêcherait Maman de dormir. Alors, quand Esther est au travail, on vagabonde dans les rues avec les autres enfants du quartier. On fait la course, on saute dans les flaques, on regarde les étals des marchandes, on fait peur aux riches qui passent dans les voitures en criant des choses. Oh, on ne dit rien de méchant, juste des « Bonjour, Madame la princesse », ou « Bonne journée, Monsieur le prince », mais à chaque fois ils ouvrent de grands yeux apeurés, plaquent un mouchoir sur leur nez et leur bouche et ordonnent au cocher d'aller plus vite. Ça nous fait bien rire, mais je ne comprends pas pourquoi ils ont si peur. On n'est que des enfants, après tout. Moi, ce que je préfère, c'est regarder les toilettes des dames qui passent dans les voitures. J'adore les robes, les couleurs, les tissus, et je peux passer des heures devant les vitrines des dentellières ou des mercières à regarder leurs produits. Parfois, l'épicière ou la boulangère m'offrent une orange ou une miche de pain. Elles m'aiment bien, elles disent que je suis très polie et qu'avec mes longs cheveux roux, mes yeux verts et mon teint pâle, je ressemble à une poupée de porcelaine.

Par contre, une fois, l'épicière était très en colère contre Élise, qui avait chapardé des pommes sur son étal. Le soir, elle s'est fait copieusement disputer par Esther, qui l'a obligée à aller payer les pommes le lendemain. Elle n'a jamais osé le dire, mais elle m'a confié qu'elle ne

voulait pas les voler, ces pommes, mais que les filles de la bande lui avait proposé, et qu'elle n'avait pas osé dire non, pour ne pas être rejetée. Moi je lui ai dit que si elles lui tournaient le dos parce qu'elle voulait pas voler, c'étaient pas des vraies amies, et qu'elle ferait mieux d'en trouver d'autres. Maintenant, elle ne joue presque plus avec elles, elle passe tout son temps avec Victorin, le fils des voisins. Il a huit ans aussi, et il travaille comme commis chez le boulanger, alors Élise l'accompagne dans ses livraisons. Je ne vois pas trop ce qu'il y a d'amusant là-dedans, mais elle me dit qu'ils parlent de « choses importantes »...

Le soir, on se retrouve toutes à la maison un peu après six heures, quand Esther est rentrée. C'est pas très grand chez nous : Maman a une chambre pour elle, mais nous on dort toutes les trois sur un lit dans un coin de la cuisine. La « cuisine » en fait c'est une cheminée avec un grand chaudron, une armoire avec un peu de vaisselle, et une table avec quatre chaises. On n'a pas de décorations, pas de bibelots, rien. La chambre de Maman, c'est une autre histoire : il y a des rideaux, un tapis, une table de toilette, une petite horloge, un chien en porcelaine et des gravures qui représentent des paysages accrochées au mur. On n'a pas le droit d'y entrer, Maman a trop peur qu'on abîme ses robes et ses bijoux. Nous, pour nous débarbouiller, on n'a ni table ni miroir. On a juste une petite cuvette en fonte (celle de Maman est en porcelaine avec des fleurs dessinées dessus) qu'on descend remplir dans la cour. Le cabinet d'aisance est sur le palier, et il faut vider le pot de chambre dehors régulièrement.

Le soir, pendant que Maman se prépare dans sa chambre, Esther prépare le repas et Élise et moi on fait un peu de ménage. On est en train de manger quand Maman part. Elle nous rappelle de ne pas oublier d'éteindre les bougies avant de dormir, pour éviter les incendies. Elle ne mange jamais avec nous, elle dîne toujours au restaurant après les spectacles, invitée par un monsieur du public. Elle mange plusieurs plats, des desserts, des gâteaux et même de la viande ! Moi je n'ai jamais mangé ni gâteaux ni viande, mais il paraît que c'est très bon. La plupart du temps, on mange des soupes ou des bouillons de légumes avec du pain, ou des

pommes de terre, et parfois du poisson. Heureusement qu'on a le salaire d'Esther, sinon je crois qu'on ne mangerait que du pain !

Le dimanche Esther ne travaille pas, mais Maman n'est jamais là. Des fois parce qu'elle travaille, des fois parce qu'elle se promène avec son amant du moment, d'autres fois encore parce qu'elle a « un rendez-vous très important », avec Gervais, un ami à elle. On ne sait pas où ils vont, ni ce qu'ils font. Alors Esther nous emmène nous balader : sur les Champs-Élysées, qui sont souvent très encombrés par les familles en promenade. En plus, il y a beaucoup de travaux : de plus en plus de riches y font construire leurs hôtels particuliers, du coup il y a de moins en moins de verdure et d'arbres. Des fois, Esther nous emmène rue du Faubourg Saint-Honoré : nous passons du temps devant les grilles du palais de l'Élysée : on aimerait bien apercevoir le président, Louis-Napoléon Bonaparte, ou la mystérieuse jeune femme dont tout le monde parle depuis quelques temps, une certaine Eugénie de Montijo. On dit qu'elle va peut-être épouser le président et, avec mes sœurs, on raffole de ce genre d'histoires ! D'autres fois, nous descendons le long de la Seine, nous passons devant le Palais des Tuileries, puis nous continuons jusqu'à l'Île de la Cité, pour admirer la cathédrale Notre-Dame. Elle est bien abîmée, c'est dommage parce qu'elle devait être rudement belle, avant.

Ma vie est simple, mais je ne m'en plains pas. Je ne manque de rien, je ne suis pas miséreuse. Nous, les gens du peuple, on sait se contenter de peu. Je sais que je suis plutôt bien lotie. Et puis, après tout, ça n'apporte rien d'envier les autres, à part de la jalousie et de l'amertume. Je n'envie pas la vie des riches : avec leurs beaux hôtels, leurs belles toilettes et leurs belles voitures, sont-ils plus heureux que nous ? Je ne le crois pas.

## Chapitre 2

*Paris, dimanche 30 janvier 1853*

Aujourd'hui est un grand jour. Avec mes sœurs, nous attendons depuis plusieurs heures, au milieu de la foule massée devant la cathédrale Notre-Dame. Personne ne veut rater l'évènement, c'est très excitant. Dans toute la ville, il y a des guirlandes et des banderoles ; des coups de canon sont régulièrement tirés et on entend de la musique militaire. Du palais des Tuileries jusqu'à la cathédrale, les rues sont encadrées par des soldats et des gardes nationaux, fiers et droits dans leurs uniformes rutilants. C'est splendide ! Même la cathédrale, qui est pourtant en rénovation, est très belle. Je ne vois pas très bien, mais Esther m'a un peu portée et j'ai vu qu'un échafaudage en bois et des statues avaient été ajoutées devant l'entrée. Vrai, ce Monsieur Viollet-le-Duc, qui est en charge des travaux, a fait du bon travail, surtout vu le court délai qu'il a eu pour tout décorer. Pensez-vous, ça fait à peine dix jours que l'Empereur a annoncé son mariage !

Ah oui, maintenant nous n'avons plus de Président, mais un Empereur. Louis-Napoléon Bonaparte a proclamé l'Empire le 2 décembre 1852, mais il ne l'avait pas décidé tout seul, non. Les 21 et 22 novembre, les Français ont dû donner leur avis sur « le rétablissement de la dignité impériale en la personne de Louis-Napoléon », et ils ont dit « oui ». Ça s'appelle un plébiscite. Je trouve que c'était une phrase rudement compliquée, avec beaucoup de mots que je n'ai pas compris. Esther m'a dit qu'en fait, il y a très longtemps, il y a eu un autre Empereur en France qui s'appelait aussi Napoléon, et qui était l'oncle du Président. Du coup il fallait juste dire « oui » ou « non » pour que l'Empire remplace la République. Est-ce que ça va vraiment changer quelque chose ? Je n'en sais rien. Mais Esther dit que oui, parce qu'à l'atelier elle en a parlé avec les autres filles.

- La future Impératrice est très inquiète du sort des plus démunis, nous avait-elle expliqué en chemin. Elle a dit qu'elle avait « l'immense désir d'aider de malheureuses classes dénuées de tout, même d'ouvrage ». Et, rendez-vous compte, la commission municipale de Paris voulait lui offrir un collier d'une valeur de six cent mille francs pour son mariage : elle a refusé et a employé la somme pour fonder un établissement d'enseignement gratuit pour les jeunes filles pauvres. Même chose pour la somme que lui destinait l'Empereur : elle a tout donné à l'hôpital des Incurables et aux sociétés maternelles de secours aux femmes en couches. Vrai, cette Eugénie va vraiment se soucier du peuple ! avait conclu Esther avec enthousiasme.

Esther admire sincèrement la future Impératrice. Il faut dire qu'elle peut être fière : c'est elle qui a fabriqué l'une des fleurs d'oranger qui ornent le chapeau de la mariée. Certains reprochent à Eugénie d'être espagnole, mais moi je ne vois pas en quoi ça dérange : Françaises ou étrangères, de toute façon, les femmes n'ont aucun droit. Pour le plébiscite de novembre 1852, par exemple, seuls les hommes ont pu voter, pas les femmes. Je trouve ça tellement injuste. Parce qu'on est des femmes, on compte moins que les hommes ? Vrai, j'espère que l'Empereur réparera cette injustice de la République...

Au loin, on entend des exclamations s'élever dans la foule, la mariée est sûrement en train d'arriver. Ce qui est bien, c'est que comme on est arrivées très tôt, on est au deuxième rang des spectateurs. Du coup, quand Esther me porte, même si elle n'est pas très grande, je peux quand même voir quelque chose. Et soudain la clameur devient assourdissante : une magnifique calèche rouge et or passe devant nous et s'arrête sur le parvis de la cathédrale. Esther me soulève dans ses bras. Des valets s'empressent autour de la voiture ; ils déplient le marchepied, ils ouvrent la portière... et la voilà, la mariée, la future Impératrice des Français. Les acclamations redoublent.

- Comment est-elle ? Je ne vois rien du tout moi, ronchonne Élise.

- Elle porte une robe en velours blanc épinglé, je commence à décrire, avec quatre volants de points d'Angleterre, et cinq volants à l'arrière qui forment des coquilles. Son corsage est à basques rondes de deux rangs et entouré de diamants. Il y a des épis sur sa poitrine, et sur ses manches quatre volants de dentelle et quatre rangs de diamants. Sa taille est ceinte d'une ceinture de saphirs et de diamants. Elle est coiffée d'un chignon bas, et porte sur sa tête un diadème de saphirs et de diamants, une petite couronnette et le chapeau avec les fleurs d'oranger d'Esther. Derrière elle, elle a une traîne en satin qui doit bien faire quatre mètres.

Comme mes sœurs ne disent rien, je baisse les yeux vers Élise, et je la vois échanger un regard amusé avec Esther. Elles me taquent souvent sur le fait que j'adore les robes, les tissus, les techniques. Elles disent que, malgré mon jeune âge, avec le temps que je passe à observer les robes et des unes et des autres, j'en connais sûrement bien plus que la plupart des femmes. Esther dit aussi que, quand j'aurai l'âge, elle essaiera de me trouver un apprentissage en couture. Je crois que ça me plairait bien, la couture. Je pourrais me former avec une couturière puis, par la suite, avoir mon propre atelier...

La mariée se dirige vers la cathédrale et, juste avant d'entrer, elle s'arrête et se retourne vers la foule. Elle nous regarde, de son air doux, et nous sourit. La foule explose de joie.

- Vive Eugénie ! je crie à mon tour.

Puis elle entre dans la cathédrale. Un peu plus d'une heure plus tard, elle ressort au bras de l'Empereur.

- Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! nous crions à nouveau.

Ils nous saluent puis ils remontent dans leur calèche et le cortège se dirige vers les Tuileries. La foule se disperse. Nous restons encore quelques instants, le temps de voir quelques invités sortir à leur tour, puis nous reprenons le chemin de la rue Saint-Honoré.

- La princesse Mathilde avait vraiment l'air renfrogné, dit Élise. Forcément, elle qui espérait tant épouser son cousin, et qui était toujours à ses côtés dans les bals et les fêtes, elle doit être déçue...

- Moi je trouve que l'Impératrice ressemble un peu à Esther, avec ses cheveux blonds vénitiens et son teint pâle. Et quelle élégance ! j'ajoute.

- Tout de même, termine Esther, je pensais que l'Empereur avait plus d'allure. Je l'ai trouvé petit et... vieux.

Nous rions. Mais nos rires s'arrêtent dès que nous entrons dans l'appartement. Déjà parce que Maman est en pleine effervescence : il y a des malles partout, remplies de robes, de bijoux, de bibelots, de vaisselle. Et ensuite parce que Gervais est là, assis sur une chaise à fumer un cigare, comme si le monde lui appartenait. Aucune d'entre nous n'aime Gervais, il nous fait peur.

Gervais Michel est le meilleur ami de Maman. Il a vingt-sept ans comme elle. Il a grandi dans un orphelinat mais, quand il avait dix ans, il s'est enfui. Pendant quelques années il a vécu dans la rue, il se nourrissait avec ce qu'il trouvait. C'était ce qu'on appelle, nous, les gens du peuple, un « crève-misère ». Et puis, quand il avait quatorze ans, le directeur du bal de la Chaumière l'a trouvé caché dans sa cave. Il l'a engagé pour servir les consommations et lui a donné une chambre. C'est là qu'il a connu Maman. Ils sont devenus inséparables, « comme des frères et sœurs » d'après Maman. Quand elle a été engagée au Café des Champs-Élysées, elle a réussi à faire engager Gervais comme garçon de café. Et puis la Révolution de 1848 est arrivée. Moi je me souviens pas de tout ça, forcément, j'avais deux ans. C'est Esther qui m'a raconté.

En 1848, il y avait en France un roi qui s'appelait Louis-Philippe. Mais la monarchie était trop en décalage avec les attentes des Français, alors le peuple s'est révolté : la République a été proclamée et c'est Louis-Napoléon Bonaparte qui a été élu président. Mais avant les élections, ça a été le chaos à Paris pendant plusieurs mois. Beaucoup de boutiques, de cafés, de restaurants et de bals surtout, fermaient. Forcément, les Parisiens

n'avaient plus vraiment le cœur à s'amuser. Alors Gervais a utilisé ses quelques économies pour racheter, une misère, l'établissement d'un directeur de bal. Sauf qu'il en a fait un salon de jeux, où les riches venaient perdre en une nuit ce qu'il nous faudrait des années pour gagner. Comme il a fait fortune, il a quitté le Café en promettant à Maman qu'un jour, il la sortirait de là, elle aussi.

Il ne vient pas souvent chez nous, et c'est tant mieux, parce qu'il nous fait vraiment peur. Malgré ses beaux vêtements, sa canne, son haut-de-forme et son monocle, il ne peut pas cacher ses origines populaires. Ses cheveux bruns sont toujours sales et mal coiffés, il n'a plus beaucoup de dents mais celles qu'il a encore sont jaunes et de travers, et son visage est marqué par les cicatrices parce qu'il a eu la vérole quand il était petit. Mais ce qui nous fait le plus peur, c'est son regard... Il a une façon de nous observer, avec ses petits yeux noirs et son sourire en coin, qui lui donnent un air carnassier. On dirait une bête féroce prête à bondir pour vous dévorer. Alors, forcément, rentrer et trouver la maison sens dessus dessous, et Gervais, c'est assez déconcertant.

- Ah, les filles ! Vous voilà enfin ! s'exclame Maman. Préparez vos baluchons, nous partons.

Comme nous la regardons sans comprendre, elle reprend :

- Nous déménageons, nous quittons la rue Saint-Honoré !

Nous ne comprenons pas plus, mais nous rassemblons nos quelques affaires malgré tout. Nous n'avons pas grand-chose : quelques chemises, quelques bonnets et jupons. Nous n'avons pas jouets, pas d'objets auxquels nous tenons.

- Et les meubles ? demande Esther d'une petite voix.

- Pas besoin, pour là où nous allons, répond Gervais.

J'échange un regard anxieux avec Élise : est-ce-que Gervais vient avec nous ?

Quand tout est prêt, nous descendons dans la rue, où un fiacre nous attend. Nous montons.

- Et les malles Maman ? demande Élise.

- Elles seront livrées plus tard.

Il fait très chaud dans la voiture, j'ai un peu mal au cœur. Il faut dire que je n'étais jamais montée dans un fiacre. J'essaie de me retenir mais... non, c'est trop tard. Je suis malade, et toute ma pèlerine est salie.

- Vraiment Ernestine ! me gronde Maman tandis qu'Esther sort un mouchoir de sa poche pour me débarbouiller.

Nous ne roulons pas très longtemps, peut être quinze ou vingt minutes, puis le fiacre arrive dans une rue assez large et aérée. De grands immeubles se dressent de part et d'autres de la rue et, sur notre droite, il y a comme une petite place, avec de grands arbres. C'est très joli. Nous nous arrêtons devant une grande porte cochère noire. Je lève les yeux et je découvre un grand immeuble en pierres blanches. Je compte au moins cinq étages (si ce n'est pas six, je me demande s'il n'y a pas aussi des combles), avec de grandes fenêtres, des volets et d'immenses cheminées.

- Voilà notre nouvelle maison les filles, dit Maman avec enthousiasme. Le 3, rue Bréda.

- À quel étage va-t-on habiter Maman ? je demande.

Elle éclate de rire.

- Tous ! L'immeuble entier nous appartient.

Je regarde mes sœurs, qui semblent aussi perdues que moi. Nous entrons et grimpons un bel escalier en pierre recouvert d'un tapis rouge moelleux.

- Au rez-de-chaussée, nous installerons la cuisine et d'autres espaces de service, explique Maman. Le premier et le deuxième étage seront pour moi, le troisième pour Gervais et le quatrième pour vous. Vous aurez chacune une chambre. Pour le moment, le cinquième étage

servira d'espace de stockage, et les combles accueilleront les domestiques. Je vous laisse choisir vos chambres, dit Maman en entrant dans un salon au deuxième étage, suivie par Gervais.

Nous continuons notre ascension jusqu'au quatrième étage. Nous y découvrons un salon, une salle à manger et trois chambres avec chacune une garde-robe. Je choisis une chambre avec vue sur la rue. Elle est assez grande. Il y a un lit double en bois foncé, recouvert par une courteline brodée de fleurs roses. Sur le parquet, un immense tapis du même motif réchauffe la pièce. Une grande armoire en bois occupe presque tout un mur. Sous la fenêtre, il y a une petite banquette rose avec un coussin. Enfin, contre le mur de la garde-robe, il y a une table de toilette avec une cuvette en porcelaine, un miroir rond et une chaise. Les murs sont blancs, sans ornements. Je me demande bien ce que je vais faire de toute cette place... J'ouvre l'armoire ; elle est vide, il n'y a qu'une lampe à huile. Je la sors et je la pose sur la petite commode à côté du lit. Il va falloir que je demande à Esther si elle sait s'en servir, moi je n'ai utilisé que des bougies. Élise entre dans ma chambre.

- Toi aussi ta cheminée est dans l'armoire ? me demande-t-elle.

Comme je la regarde sans comprendre, elle reprend :

- Regarde, ce n'est pas une vraie armoire : les portes et les étagères sont accrochées dans le mur et, du coup, la cheminée est condamnée. Il faudra demander à Maman de les enlever, sinon nous allons avoir froid. En plus, avec la garde-robe, nous n'avons pas besoin d'armoire...

Elle baisse les yeux et regarde ma pélerine toute tâchée.

- Il faut qu'on te débarbouille... Viens, ajoute-t-elle en me prenant la main, on va voir à la cuisine si on trouve de l'eau.

Nous redescendons et, arrivées sur le palier du deuxième étage, nous entendons la voix d'Esther sortir du salon où sont entrés Maman et Gervais tout à l'heure.

- Mais Maman, nous n'avons pas les moyens de vivre ici, s'inquiète ma sœur.

- Mais si, tempère ma mère, nous avons acheté la maison ensemble, avec Gervais, ainsi les frais sont partagés.

- Mais... avec quel argent ?

- Ta mère avait beaucoup d'économies, explique Gervais de sa voix nasillarde. Et moi, j'ai vendu ma maison de jeux.

- Tu l'as vendue ? s'étonne Esther.

- Oui, la police commençait à s'y intéresser d'un peu trop près. Il aurait suffi qu'ils se rendent compte que je l'avais ouverte sans autorisation, et c'en était fini de moi. Alors je l'ai revendue, très cher, et nous voilà maintenant associés avec ta mère.

- Associés ? Je ne comprends pas.

- Un peu de patience, ma jolie, tu sauras quand tout sera en place.

Un silence se fait, puis Esther reprend en hésitant :

- Maman... comment je vais faire pour l'atelier ? Il y a presque quarante minutes de marche d'ici à la rue des Petits-Carreaux.

- Eh bien, tu as des jambes non ? lui répond Gervais.

Maman ajoute :

- Tu sais Esther, si tu tiens de moi, tu ne seras pas fleuriste très longtemps. Nous avons de grands projets pour toi, et ils commencent dès demain, d'ailleurs. Tu descendras demain, pour deux heures de l'après-midi, dans le salon de musique. Nous aurons plusieurs personnes à te présenter...

Esther ne répond rien.

- Tu oublies l'autre sujet, Émilie, reprend Gervais.

Maman soupire.

- Esther, tu demanderas à tes sœurs de cesser de courir les rues comme des enfants sauvages. Elles ont tout un étage à leur disposition, elles trouveront de quoi s'occuper. Et tu soigneras leur apparence aussi, elles commencent à me faire honte, vêtues comme des gueuses. Je ne voudrais pas que le quartier pense qu'Émilie Germain élève des miséreuses...

Gervais éclate de rire et Maman poursuit :

- C'est surtout avec Ernestine qu'il va falloir travailler. Elle n'est pas sortable, elle ne peut même pas monter en fiacre sans être malade... et cette robe, mon Dieu ! qu'elle est laide ! Quant à Élise, il faut qu'elle s'endurcisse. Elle est si timide qu'elle en est presque transparente. Il lui faudra plus de caractère, quand son tour viendra...

Élise me serre fort la main et, les larmes aux yeux, nous remontons dans ma chambre. Pourquoi notre mère est-elle si méchante avec nous ? Une maman, c'est censé aimer et protéger ses enfants, non ? Quelques instants plus tard, Esther nous rejoint. Elle aussi a les yeux rougis par les larmes. Elle nous prend dans ses bras et nous murmure :

- Ne vous inquiétez pas, je suis là. Je serai toujours là pour vous protéger...

## Chapitre 3

*Paris, samedi 15 juillet 1854*

Nous habitons rue Bréda depuis plus d'un an maintenant. Les choses n'ont pas vraiment changées : nous voyons Maman très rarement, tout comme Gervais. Ils passent leurs journées dehors, et reviennent les bras chargés de paquets. Le cinquième étage de la maison est rempli de meubles entassés les uns sur les autres : il y a des lits, des armoires, des tables de toilette, des banquettes, des causeuses, et j'en passe. Je ne comprends pas trop ce que Maman compte faire avec tout ça.

Dans la journée on est toutes seules. Maman et Gervais sont sortis, et Esther est à l'atelier. Maman ne veut pas qu'on sorte jouer dans la rue, parce que ça lui fait honte, mais Élise lui désobéit. Tous les jours, elle va rejoindre Victorin, rue Saint-Honoré, et elle l'accompagne dans ses tournées. Moi je m'ennuie. J'ai bien essayé de me promener un peu quand même dans le quartier, mais il n'y a pas vraiment d'autres enfants. C'est surtout des jeunes filles, quelques-unes sont ouvrières, comme Esther, mais la plupart ne travaillent pas : elles courent les bals et vivent des cadeaux et de la charité des messieurs. Du coup, ce n'est pas très drôle. En plus, Maman a dit qu'il ne fallait jamais s'approcher du 4 de la rue Bréda, parce que là-bas il y a une maison de tolérance, c'est-à-dire une maison où vivent des jeunes femmes et où les hommes paient pour leur rendre visite. Maman dit que c'est scandaleux, et qu'elle ne veut pas que ses filles assistent à ce défilé de débauchés. Seulement, le 4 est en face de chez nous, alors elle aura beau pester, elle ne pourra pas nous empêcher de regarder dehors.

Je passe donc mes journées à l'intérieur, le plus souvent à la cuisine. Quelques temps après notre arrivée, Maman a engagé une jeune fille pour s'occuper de la cuisine et faire un peu de ménage. Hubertine est très gentille : elle a seize ans mais elle a l'air plus âgée parce que ses

cheveux sont déjà gris. Elle accepte toujours que je reste avec elle dans la cuisine et elle me donne souvent des petites choses à manger. Elle parle aussi beaucoup de sa sœur, Alphonsine, qui a onze ans et qui vient de commencer un apprentissage de blanchisseuse. Grâce à Hubertine je me sens moins seule, parce qu'Élise n'est jamais là dans la journée et qu'Esther est moins présente qu'avant. Et puis, c'est Hubertine qui m'a soignée, l'hiver dernier, quand j'ai été très malade.

Quelques semaines après notre arrivée rue Bréda, Maman n'avait toujours pas fait retirer les portes et les étagères qui encadraient les cheminées dans nos chambres, alors elles étaient inutilisables et il faisait vraiment très froid. J'ai attrapé une maladie très grave, la tuberculose. C'est une maladie qui attaque les poumons et les bronches et qui vous empêche de respirer. Alors vous avez beaucoup de fièvre, vous toussiez et vous crachez du sang et, au bout d'un moment, vous perdez connaissance. Esther et Élise étaient rudement inquiètes, Maman hésitait à faire venir un médecin, mais Gervais a dit que c'était une dépense inutile, que si je n'avais pas une constitution assez forte pour me remettre, alors tant pis. Je suis restée couchée longtemps, j'entendais tout ce qu'il se passait autour de moi mais je ne pouvais pas ouvrir les yeux. La journée Élise restait avec moi, puis Esther la remplaçait dès qu'elle revenait de l'atelier. Elles dormaient toutes les deux dans ma chambre. Dans la soirée, Maman montait dans ma chambre, elle posait sa main fraîche sur mon front et elle restait une heure ou deux. Souvent Gervais l'accompagnait et fumait des cigares.

Et puis Hubertine est arrivée avec son bon sens et ses remèdes populaires. Elle a fait sortir tout le monde de la chambre, elle a ouvert grand les fenêtres et demandé à Gervais, de manière pas très commode, de ne pas fumer à proximité de ma chambre. Il a été si interloqué qu'une femme lui tienne tête qu'il a obéi ! Ensuite Hubertine m'a fait boire des bouillons et des infusions, et elle m'a fait des cataplasmes avec des plantes. Elle a installé un lit pliant dans ma chambre et elle m'a veillée. Quinze jours plus tard, j'étais guérie. Du coup, elle gagnée la confiance de toute la famille, même de Gervais qui s'était exclamé :

- Vrai, une cuisinière qui sait utiliser les plantes médicinales va être une vraie alliée !

En tout cas, Hubertine m'a sauvé la vie, alors on a un lien particulier toutes les deux. Et puis on voit un peu moins Esther qu'avant. On la voit le matin avant qu'elle parte travailler et le soir quand elle rentre manger avec nous. Mais ensuite elle ressort, et on dort déjà quand elle revient. Mais elle n'oublie jamais de venir nous embrasser à son retour. En fait, comme Maman à son âge, elle va dans les bals.

L'année dernière, le lendemain de notre installation, Maman avait demandé à Esther de la rejoindre dans le salon de musique. Il y avait une couturière, un professeur de chant et de musique et un professeur de danse. La couturière a confectionné toute une garde-robe splendide pour Esther : robes, bustiers, jupes en soie, en satin, en indienne, ornés de dentelles, de perles, de fleurs. J'ai passé des heures assise dans la chambre de ma sœur à étudier ses robes, leur conception, leur technique. Je les connais si bien qu'elles n'ont plus de secrets pour moi. J'aimerais bien apprendre à coudre, ça me plairait de faire d'aussi belles robes, mais ni mes sœurs ni Hubertine ne savent le faire...

Le professeur de chant est venu trois soirs par semaine pendant plusieurs mois. Après sa journée d'atelier, Esther apprenait à poser sa voix, à respirer et à chanter, sinon bien, au moins juste. D'autres fois, il lui apprenait à jouer un peu de piano. Les quatre autres soirs, Esther avait des cours de danse. Son maître à danser, Markowski, ne se déplaçait pas à la maison pour les leçons, non, c'est Esther qui se rendait dans ses salons, rue de la Chaussée-d'Antin. Elle y retrouvait d'autres jeunes filles, et des jeunes hommes, et ils apprenaient les pas de la valse, de la polka, de la mazurka, de la scottish, de la hongroise et de tant d'autres danses.

Au début, Esther avait l'air contente et puis, un jour, elle est rentrée avec les yeux rougis par les larmes. Je lui ai demandé pourquoi elle avait pleuré, mais elle n'a pas répondu. Alors Élise lui a dit :

- Dis Esther, est-ce qu'un jour on pourra venir voir tes leçons ? Ça doit être rudement beau.

- Oh oui ! j'avais renchéri, il doit y avoir plein de belles robes !

Mais Esther avait répondu avec un sourire triste :

- Non, ce n'est pas un spectacle pour les enfants.

Au bout de quelques mois, les professeurs et Maman ont jugés qu'Esther était prête. C'est là qu'elle a commencé à fréquenter les bals. Elle les visite tous : Valentino, le Vauxhall, le Prado, le Salon de Mars, le Ranelagh, le Château des Fleurs, le Jardin d'Hiver, la salle Sainte-Cécile et la salle Barthélémy. Gervais l'accompagne tous les soirs, et Maman aussi parfois.

Mais aujourd'hui, c'est l'effervescence à la maison. Ce soir, Gervais et Maman accompagnent Esther au bal Mabille. Le bal Mabille, c'est le rêve de toutes les jeunes filles : c'est là que la carrière des plus grandes vedettes de notre époque a débuté ; la Mogador, Pomaré, Rose Pompon sont toutes passées par Mabille avant de devenir actrices. Et, ce soir, Maman et Gervais ont estimé que les prouesses de ma sœur dans les autres bals étaient dignes de la présenter à Mabille. Esther était très excitée, mais aussi un peu nerveuse. Sa vie peut changer ce soir : si elle fait une erreur, elle peut se ridiculiser et devenir la risée de tout Paris. Mais si elle triomphe, elle peut obtenir des rôles au théâtre et devenir une vedette, comme Maman. Élise et moi aussi on est excitées, alors on attend son retour. Pour s'occuper, on joue avec des poupées de chiffons qu'Hubertine nous a aidées à fabriquer. Celle d'Élise s'appelle Victorine (comme Victorin), et la mienne s'appelle Eugénie (comme l'Impératrice).

Nous entendons un fiacre s'arrêter devant la maison, puis la porte cochère s'ouvrir. Gervais et Maman parlent et rient fort. La porte de ma chambre s'ouvre et Esther entre, un grand sourire aux lèvres.

- Je me doutais que vous ne seriez pas couchées, dit-elle en s'asseyant par terre avec nous.

Sa robe de soie verte s'étale autour d'elle ; elle est si belle avec ses cheveux attachés qu'on dirait une fleur.

- Alors ? je lui demande en même temps qu'Élise.

- C'était... magique, nous répond-elle avec un regard rêveur. Si vous aviez vu le jardin ! tout est éclairé au gaz, il y a des allées entières de réverbères, des bosquets éclairés par des globes, des palmiers en acier qui portent des torches. Et l'intérieur... oh là là là ! Le café et le pavillon de l'orchestre sont dans un style oriental, et la salle de bal est entourée de banquettes en soie, tendue en damas de soie rouge et éclairée par trois lustres. Il y a sept immenses glaces à arabesques d'or sur les murs, et même une galerie vitrée. C'est absolument splendide ! Non, c'est absolument féérique.

-Oui, mais et toi ? s'impatiente Élise. As-tu bien dansé ?

- Moi... oh oui, j'ai dansé une polka si endiablée que j'ai été acclamée par le public, y compris par les femmes. Les hommes m'ont même portée en triomphe.

- Alors tu vas devenir une vedette ? s'enthousiasme Élise.

- Nous verrons bien demain, répond Esther en riant. Pour l'heure, il est temps de dormir.

Elle m'aide à mettre au lit, puis elle accompagne Élise dans sa chambre. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne suis plus si sûre d'avoir vraiment hâte d'être à demain.

Le lendemain c'est un dimanche. Ça tombe bien, Esther ne travaille pas. D'ordinaire, Hubertine ne travaille pas non plus mais, exceptionnellement, Maman lui a demandé de venir aujourd'hui, au cas où il y aurait des visiteurs. Dès dix heures, elle a demandé à Esther de descendre dans le salon du deuxième étage. Exceptionnellement aussi, Élise et moi avons été invitées à les rejoindre. Maman nous a même fait confectionner des robes identiques pour l'occasion : nous portons toutes les quatre une robe de mousseline verte, très simple, sans ornements. Ma robe et celle d'Élise sont taillées d'un seul morceau, mais celles de Maman et Esther sont séparées entre le bustier et la jupe : ce sont des robes à transformation, ça veut dire que, dans la journée, elles pourront

changer de bustier tout en gardant la même jupe. Je trouve ça très ingénieux. Maman nous a même coiffées elle-même, Élise et moi, et elle a attaché deux rubans verts dans nos cheveux.

Maintenant, nous sommes tous dans le salon. Élise et moi sommes assises sur une petite banquette, un peu en retrait, tandis qu'Esther et Maman trônent dans des fauteuils. Gervais, qui porte un gilet du même vert que nos robes, fume un cigare, accoudé à la cheminée. La petite horloge du salon vient à peine de sonner dix heures que nous entendons la cloche de la porte d'entrée retentir. Hubertine introduit un homme dans le salon, qui s'incline profondément devant Esther et lui offre un immense bouquet de roses rouges. Bientôt, un défilé ininterrompu d'hommes passe dans le salon : il y a des jeunes, des moins jeunes, des petits, des grands, des maigres, des gros, des très beaux et des sacrément laids. Tous offrent des fleurs à Esther et la félicitent pour son triomphe de la veille. Ils complimentent Maman pour la beauté, la grâce et le talent de sa fille aînée, et lui souhaitent que ses deux autres filles soient aussi douées. Au bout de plusieurs heures, deux hommes élégants se présentent.

- Bien le bonjour, Mesdames. Je me présente, Charles Hiltbrunner, directeur du Théâtre des Délassements-Comiques.

Maman laisse échapper un cri de surprise.

- Et voici mon ami Léon Sari, reprend l'homme en désignant son compagnon. Il travaille pour le bureau des théâtres. Nous étions hier soir chez Mabelle, et je dois dire que nous avons été enchantés par les prouesses chorégraphiques de Mademoiselle Esther.

- En même temps, nous pouvions difficilement en attendre moins de la fille de la si talentueuse Émilie, ajoute Monsieur Sari en lançant un regard appuyé à Maman.

Maman remercie d'un hochement de tête.

- Mon théâtre, reprend Monsieur Hiltbrunner, est constamment à la recherche de nouvelles comédiennes pour tenir les premiers rôles. Je